

VOUS PROPOSE :

Go Go Tales  
de Abel Ferrara - Américain - 2012  
avec Willem Dafoe, Bob Hoskins, Matthew Modine,...  
V.O.S.T. – 1h45mn

Ferrara est sans doute, malgré la relative inégalité de ses œuvres, une des figures les plus éclatantes du « cinéaste survivant » qui, malgré les revers financiers et les infortunes, continue coûte que coûte à faire des films, quitte à y laisser sa peau. Le cinéaste américain continue pourtant de tourner avec une régularité déconcertante, poursuivant toujours ce même rêve de cinéma qui l'habite depuis ses débuts. C'est un peu, quelque part, par ce bout que se présente l'histoire de Go Go Tales et de Ray Ruby (Willem Dafoe), gérant d'un club de strip-tease dans le sud de Manhattan. Le Paradise est un cabaret qui fait du rêve charnel un spectacle, en même temps qu'il est un lieu presque anachronique, amené à disparaître du fait des nouvelles habitudes de ses clients. Les cadres viennent s'y détendre en sortant du boulot, mais disparaissent à la nuit tombée pour prendre le dernier train de banlieue et rejoindre leur famille. Et pourtant, la fête ne s'arrête jamais totalement, avec l'espoir de voir débarquer du monde, et ces quelques nouveaux clients asiatiques ou mafieux du coin qui s'abandonnent durant de longues heures sur les banquettes du cabaret.

Ce songe d'un lieu idyllique de perte sans cesse reconduit appartient autant à l'idéalisme de Ferrara, par sa pugnacité à tracer contre vents et marées son propre sillon cinématographique même dans le plus extrême dénuement financier, qu'à ses personnages qui, de la suite luxueuse du King of New York au New Rose Hotel, se lovent dans des cocons à l'envers bien souvent cauchemardesque, comme soumis à une fatalité qu'ils ont eux-mêmes déclenchée. Dans la splendide ouverture de Go Go Tales, Ray Ruby est un homme allongé dans le canapé de son bureau, rêvant éveillé au son d'une musique céleste de la splendeur de son entreprise, qu'il tente par tous les moyens de maintenir à flots. La machine tournerait presque sans lui – il faut voir comment Ferrara met en scène la litanie incessante des numéros, étire la durée des chansons comme une rengaine sans fin – si ce n'est qu'elle menace à tout moment de se gripper, à cause d'une propriétaire récalcitrante ou de danseuses qui brandissent un droit de grève afin de toucher leurs salaires. Mais Ray Ruby, tout sourire de façade, tempore, préserve les apparences, avec une volonté presque irresponsable de tenir la baraque en espérant que les billets de loterie qu'il achète de manière compulsive lui permettront de toucher le gros lot.



Ferrara déploie sa mise en scène sur un principe de circulation entre les différentes strates du cabaret (la scène/la salle/les coulisses), s'organisant autour des déplacements des nombreux personnages, ainsi que par la recherche du ticket gagnant de loterie perdu dans l'une des « planques à

fric » de l'établissement. Le fonctionnement marginal du club est ainsi démonté comme une mécanique dont les rouages sont essentiellement constitués par l'humain, et donne l'occasion à Ferrara de broser toute une galerie de personnages. Car c'est aussi le bel enjeu du film, que de réussir à recueillir les trajectoires de chacun et leurs petites histoires personnelles, dont le fond anecdotique constitue la judicieuse cohérence de la narration. L'utilisation du plan-séquence y trouve une place harmonieuse, articulant dans le même champ les différents niveaux du récit afin de réussir à saisir l'élan de poésie décadente du lieu.

Cette charmante mécanique peut donc se confondre avec l'organisation et le développement de toute entreprise du spectacle, par son aspect collectif et éphémère, avec l'idée que ce qui est montré ici peut à tout moment représenter les derniers soubresauts d'un univers qui se meurt. Que ce soit par le biais d'une touchante séquence mélancolique, où Ruby fête en chanson les louanges des différents attraits des danseuses comme un rappel sincère de leur importance, ou par un oubli de texte sur scène, Ferrara met en exergue le possible effondrement de cet univers sans jamais s'appesantir ou tomber dans le dithyrambe obséquieux. Car le pari de Go Go Tales est de toujours rebondir sur ces signes mortifères dans un élan de vigueur qui fait le prix de sa propre survie. Ferrara a pu le prouver en d'autres circonstances, c'est un cinéaste qui a du cœur. Et même s'il met dans la bouche de son personnage principal et alter ego que « les gens adorent voir les autres se planter », c'est tout un rêve de chance qu'il dépose tel un linceul sur son film, comme un souhait à l'adresse de tous et pour les années à venir.

Critikat.com

Il faut la voir entrer en scène, shorty en cuir, pompons noirs au bout des seins, campée sur d'interminables talons aiguilles, un gros rottweiler fermement tenu à bout de laisse. Asia Argento n'a jamais été si impériale que sur les planches du Paradise, strip-club new-yorkais à l'ancienne où Abel Ferrara a recréé son petit monde : danseuses plus belles et plus sensuelles les unes que les autres, population interlope qui vient s'enivrer au charme de leurs plumes et de leurs ondulations, le tout gravitant autour de Ray, maître des lieux magnifiquement foireux interprété par Willem Dafoe. Bienvenue dans le monde de Go Go Tales, remake un peu farcesque, délicieusement sensuel, du Meurtre d'un Bookmaker chinois de John Cassavetes, où Ferrara s'abandonne avec une joie manifeste au pur plaisir de filmer.

Présenté en compétition à Cannes en 2007, le film crouissait depuis dans les rets d'un de ces imbroglios juridiques dont le cinéma a le secret et dont le dénouement tombe à pic : par ces nuits d'hiver glaciales, on trouvera difficilement réconfort plus suave.

Go Go Tales condense quarante-huit heures (à peu près) de la vie du Paradise, à un moment crucial où toutes les forces convergent pour le fermer. Les danseuses sont au bord de la grève, la vieille propriétaire veut céder le lieu à un fabricant de sanitaires, le frère de Ray (Matthew Modine), actionnaire principal, veut vendre ses parts, la machine à UV prend feu, une des filles réclame un congé maternité... Quant à Ray, il a joué toute la trésorerie du club au Loto et ne retrouve plus son ticket. En deux mots, c'est le chaos.

Mais le show continue. Malgré tout. Personne, même la vieille propriétaire acariâtre, ne peut vouloir autre chose. Surtout pas Ferrara, ce vieux zombie que l'industrie du cinéma n'a cessé de vouloir asphyxier, mais qui n'a jamais posé sa caméra à terre, quitte à ne plus tourner, comme il l'a fait pendant les quatre ans qui ont suivi ce film, que des documentaires de quartier. En 2011, 4:44 Last Day on Earth, présenté à la Mostra de Venise, a scellé ses retrouvailles avec la fiction.

L'ADN de Go Go Tales, c'est ce show, c'est le cinéma qui prend vie autour des magnifiques solos des filles de Ray, à commencer par celui d'Asia Argento. Au Paradise, on l'appelle Monroe. Comme Marilyn, sauf qu'elle est brune, qu'elle a l'air méchant, vénéneux.

Devant l'assistance médusée, elle glisse comme une anguille de la posture verticale, lovée autour de la barre argentée, à l'horizontale, à même le plancher, se livrant à un duo lubrique, mais fabuleusement chic, avec son gros chien.

Que le parfum de soufre qu'elle dégage n'engloutisse pas tout le film relève proprement du miracle. C'est comme par magie qu'il se marie à la douceur lactée de Shanyng Leigh, à la gouaille rocailleuse de Sylvia Miles, à l'androgynie inquiétante de Matthew Modine, au burlesque tendu de Willem Dafoe... Jamais la mise en scène de Ferrara ne s'était déployée avec une telle légèreté, une telle fluidité, une telle grâce - sauf peut-être dans Nos funérailles, mais il n'y avait pas cette joie, ce sens de la comédie avec lequel, suprême élégance, le cinéaste new-yorkais tient la mélancolie à distance.

Comme s'il s'était temporairement délesté de ses démons, il semble n'avoir rien voulu d'autre avec ce film que réunir sa famille cinématographique et magnifier ses actrices. Mais n'est-ce pas là, au fond, le seul désir qui vaille au cinéma ?



Le Monde

PROCHAINE SÉANCE :



Tarif réduit\* Plein tarif  
7,5€ 15€

\*Jeune de 26 ans étudiant, ou demandeur d'emploi

Adhérer, c'est soutenir l'association !

Bénéficiaire de tarifs sur les séances : Embobiné 7,50 € 5,80 €  
Normales 7,50 € 6,00 €

Participer aux réunions du comité d'animation  
(programmation, organisation d'événements...)

Les subventions et les adhésions sont les seules ressources de l'Embobiné.



l'embobiné

www.embobine.fr